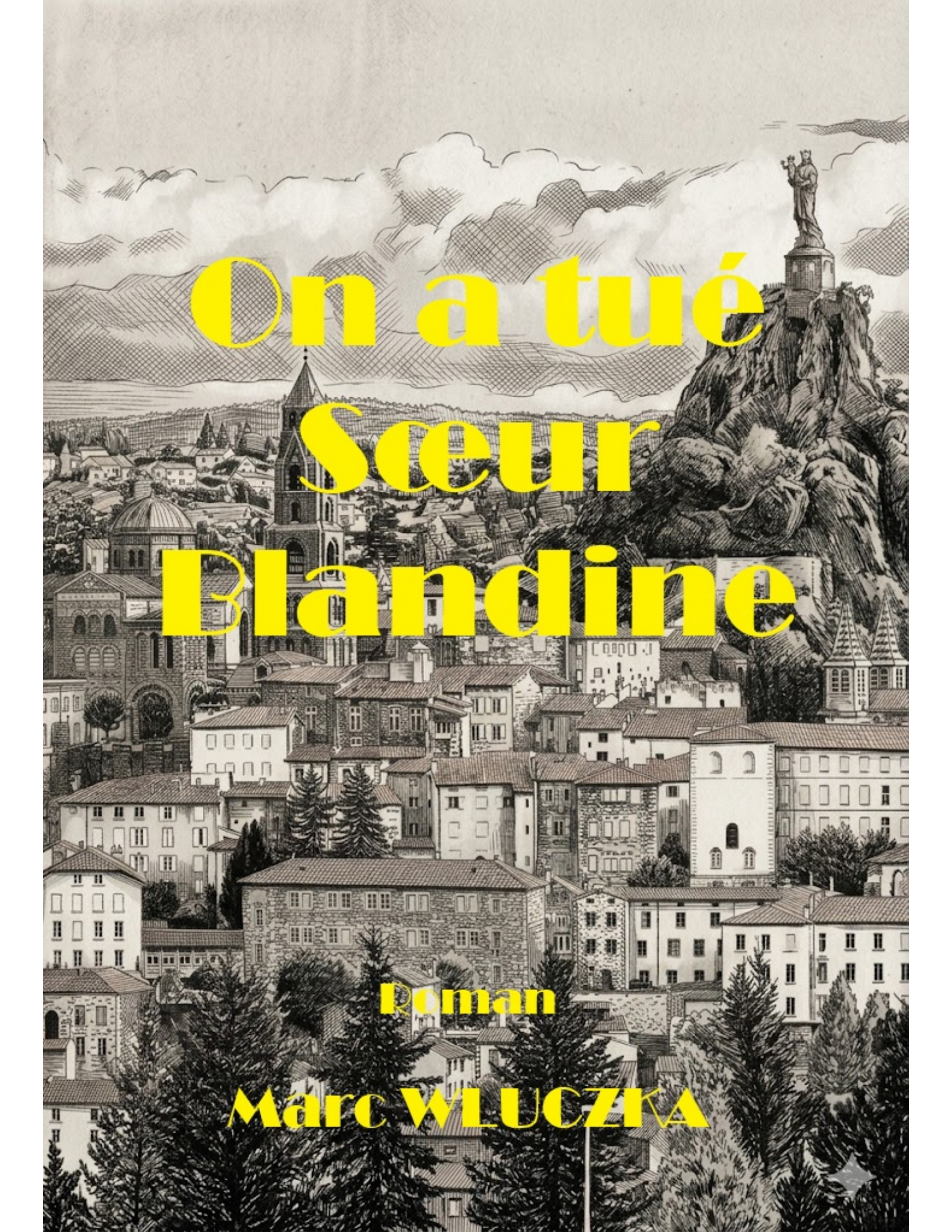


A detailed black and white illustration of a town, likely a French town, with a large church and a statue on a hill. The town is built on a hillside, with many houses and buildings. A large church with a tall spire is prominent in the center. To the right, a statue of a figure stands on a rocky outcrop. The background shows mountains and a cloudy sky. The title 'On a tué
Sœur
Blandine' is written in large, bold, yellow letters across the middle of the image.

On a tué Sœur Blandine

Roman

Marc WLUCZKA

Marc Wluczka

On a tué sœur Blandine

© Marc Wluczka, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0467-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Jamais il n'aurait pensé que la chair crue d'un serpent puisse être aussi bonne.

Bonne était faible d'ailleurs pour décrire la sensation qu'il éprouvait.

Succulente, délicieuse, d'un goût exquis, d'une saveur délicate, aucun mot, aucune expression ne lui auraient semblé suffisants s'il n'avait pas été occupé à sucer sur les os et sous la peau de l'animal le moindre petit morceau mangeable.

Certes, cela ne suffirait pas à le rassasier, mais ce serpent qu'il avait tué ce matin-là avec une grosse pierre miraculeusement placée sur sa route était comme le premier signe favorable qu'il avait rencontré depuis que ce monde de cauchemars avait commencé.

Combien cela faisait-il de temps ? De jours, de semaines, de mois, d'années... Il avait renoncé à compter depuis longtemps et n'avait pas d'autre horizon que de vivre encore une seconde, une minute, une heure de plus.

Depuis trois jours qu'il marchait sous le soleil – mais était-ce bien trois jours ? Peut-être plus ? Ou moins ? – il n'avait eu que deux obsessions : manger et boire.

Il avait épuisé la réserve d'eau qu'il avait avec lui, une bouteille de plastique remplie aux trois quarts. Mais il avait trouvé sur son chemin un ruisseau, ou plutôt un filet d'eau maigrelet qui se glissait entre la terre et les cailloux.

Il avait bu, rebu et bu encore, de cette eau malodorante, et avait fini par reprendre son chemin non sans avoir rempli à ras-bord la bouteille.

Problème : il n'avait pas de bouchon, et craignait sans cesse de trébucher et que le précieux liquide se répande sur le sol s'il venait à tomber.

Il marchait donc bizarrement, un peu courbé, regardant vers le sol, la main droite tenant la bouteille qu'il avait placée entre la ficelle qui lui tenait lieu de ceinture, et son pantalon bleu foncé trop ample sur ses hanches maigres. Sa tunique, d'un blanc sale, n'avait été une chemise qu'il y a fort longtemps.

De temps en temps, il se redressait, ralentissait et se retournait lentement, craignant que les diables noirs ne soient derrière lui. Cette seule perspective lui glaçait le sang mais le motivait pour avancer encore et encore.

Il avait mangé tout ce qui lui paraissait mangeable sur le sol : des chenilles, des petits insectes, il n'était pas sûr que ce fût la chose à faire, mais la faim le tenaillait trop. La faim qui, il y a peu de temps, lui serrait l'estomac alors qu'il luttait pour rester impassible et étouffer toute expression.

C'était quand les diables noirs se moquaient de lui : il ne pouvait même pas se boucher les oreilles pour ne pas les entendre rire ou se moquer de lui.

Sa vie était à ce prix.

Même ses rêves en étaient peuplés.

Les diables noirs avaient envahi jusqu'au plus petit morceau de son cerveau et de son âme. La seule chose positive était qu'il ne les voyait pas très bien, ayant jeté ses lunettes de peur qu'elles ne le dénoncent à leur vindicte.

Il dormait peu et marchait dans la nuit le plus longtemps possible.

En effet, le moment qui suivait le coucher du soleil, juste avant que la nuit ne devienne noire, était le plus agréable, et il sentait que c'était à ce moment-là que sa fuite était la plus rapide et la moins épuisante.

Quand il ne voyait plus rien, il s'étendait à même le sol et s'endormait, pour ne se réveiller qu'au matin, peu après l'aurore, assoiffé, affamé mais au moins certain qu'il était vivant et à peu près intact, aucun animal n'ayant profité de son sommeil pour l'attaquer.

Cela faisait combien de nuits ?

Deux. Oui, deux.

À présent, il en était certain, et il en déduisait que sa fuite durait depuis deux jours et deux nuits ; que ce troisième matin, il était toujours vivant ; et que les diables noirs ne l'avaient pas repris.

À présent qu'il n'y avait plus rien à manger dans le serpent, il se demandait comment il avait fait pour ne pas voir en cet animal une sorte de manifestation de leur présence et pour se retenir de l'écraser encore et encore sous la pierre qu'il tenait à la main.

Manger. D'abord manger. Est-ce que l'on peut manger du diable ?

Est-ce que le mal absolu peut permettre à un homme de vivre ? Il n'en avait aucune idée et se concentrait sur sa survie, comme avant, comme toujours depuis qu'ils avaient envahi sa vie et tant et tant tué d'humains sous ses yeux, qu'il se demandait encore parfois si un jour son esprit arriverait à les faire fuir. Il en doutait.

Mais l'instinct de survie balayait ces pensées inutiles qui l'encombraient en l'empêchant de se concentrer sur l'essentiel : vivre un peu plus longtemps et fuir un peu plus loin.

Il avait une vague idée de la direction qu'il devait prendre, mais pas la

moindre de là où il était. Quand le soleil était au plus haut et quand il faisait le plus chaud, il savait où se trouvait le Sud et en déduisait qu'il devait aller vers la droite. À l'Ouest, toujours vers l'Ouest.

Il avait quitté les diables noirs alors qu'ils le retenaient dans un campement situé à proximité de l'endroit où toute la journée ils creusaient, pendant que d'autres évacuaient la terre et les cailloux à dos d'homme ou de femme.

Les diables noirs veillaient. Toujours là.

Ils n'étaient d'ailleurs pas très nombreux, mais l'état d'épuisement de leurs victimes était tel qu'aucun n'avait plus le moindre esprit de révolte. Cela leur avait passé au fur et à mesure que l'emprise des diables noirs sur les corps et les âmes s'appesantissait.

Au loin, il avait l'impression qu'il y avait une forêt mais sa vue basse lui jouait peut-être des tours. Comme il ne savait pas quelle distance il avait parcouru, il se disait que cette impression n'était peut-être qu'une création de son cerveau malade et hanté, et qu'elle n'était qu'un seuil infranchissable : celui qui le ferait sortir de l'emprise des diables noirs pour revenir au monde des humains.

Là-bas, loin.

Ses souvenirs d'école se dissipaient dans le brouillard de la faim et de la chaleur, mais il lui en restait une chose. Après l'étendue plate et aride sur laquelle il se trouvait, en allant vers l'ouest, il ne pouvait que retrouver une forêt au-delà de laquelle il trouverait le salut, à moins que les diables noirs ne l'aient rattrapé ou précédé.

Qu'importe, c'était la seule solution.

Aller vers l'ouest en espérant que cette étendue sombre qu'il croyait distinguer droit devant lui soit bien cette forêt où il trouverait ombre, repos et de quoi boire. Après, il faudrait aussi traverser ce fleuve. Un petit fleuve certes, mais un obstacle qu'il redoutait par-dessus tout, ne sachant pas nager et ayant une peur panique de l'eau vive.

Il commençait à croire en un monde où les diables noirs cesseraient de le poursuivre, et peut-être même de le hanter. Quant au reste, il aurait bien le temps d'y penser si seulement il arrivait à cette forêt qui, pour le moment, se situait dans son esprit à mi-chemin entre le mirage et le fantôme. Pour cela, il fallait vivre.

CHAPITRE 1

Lundi 3 septembre 1984

Irène avait compté douze clés.

Douze grosses clés de fonte dont, se dit-elle, le poids devait avoisiner le quintal. Et donc douze serrures sur douze portes. L'employé en blouse bleue qui la précédait les avait ouvertes devant elle, dans un bruit métallique lourd, puis refermé derrière elle en lui montrant bien que sur le cercle métallique auquel elles étaient accrochées, elles se suivaient dans l'ordre. La première en entrant avait une marque rouge. Il suffisait donc en arrivant d'ouvrir la première porte du bâtiment avec cette clé-là, et ensuite tout s'enchaînait.

En pensant à cet « enchaînement », elle sourit en elle-même en songeant au double sens du mot.

L'enchaînement des clés et l'enchaînement des hommes. Même si Pinel¹ avait fait libérer les aliénés, comme on disait alors, on avait inventé depuis de nombreuses autres chaînes, bien plus difficiles à enlever.

Irène ne pouvait s'empêcher de penser au côté incongru de la situation. Elle avait choisi cet hôpital pour sa première année d'Internat en psychiatrie, tout en connaissant la mauvaise réputation de l'endroit auprès de ses enseignants.

Elle était au cœur de ce que presque toute la psychiatrie digne de ce nom voyait comme le premier cercle de l'Enfer, et elle se trouvait là pour y apprendre à soigner les malades mentaux ; l'objectif qu'elle s'était fixé.

Elle voulait être psychiatre. Malheureusement, elle avait raté l'Internat des Hôpitaux Universitaires. En cette année 1984, elle n'avait donc eu aucune autre option que de passer l'Internat en psychiatrie^[2], un concours plus ou moins considéré comme de seconde zone, qu'il fallait réussir dans au moins deux régions, Auvergne et Rhône-Alpes.

Elle devait également valider sa première année de CES² (sur trois) afin d'aller sur le terrain de stage et de pratique le plus proche de son domicile.

Tout cela en étant enceinte.

Son domicile était celui qu'elle partageait avec son mari Jean-Michel, qu'elle continuait à appeler « Walko », et leur fils Sébastien, maintenant âgé de quatre mois.

Elle ne pouvait prétendre faire son internat dans une ville universitaire, donc ni à Saint-Étienne, ni à Clermont-Ferrand, et encore moins à Lyon. Le choix, si on

pouvait appeler cela un choix, s'était donc résumé à choisir entre Bourg-en-Bresse, Le Puy et Privas.

Sans surprise, elle avait opté pour le Puy, et Walko ayant sans difficulté obtenu une mutation, ils avaient emménagé à Blavozy, un village de mille habitants qui avait poussé comme un champignon du fait de la création d'une vaste zone industrielle autour de l'usine Michelin.

Ils avaient trouvé dans le vieux village une maison ancienne, pleine de charme mais aussi de fuites thermiques ! Ils se demandaient quand même comment allait se passer le premier hiver.

En fait, c'est Walko qui se posait la question, car Irène, qui était née et avait grandi en Haute-Loire, ne faisait que revenir chez elle, bien qu'elle n'ait aucune envie de fréquenter sa mère, avec laquelle elle était plus que brouillée depuis la mort de son père^[3].

Son arrivée dans l'Hôpital, ce premier lundi de septembre, avait tout d'une épreuve initiatique à laquelle elle s'était préparée du mieux qu'elle avait pu. Elle vivait mal le crève-cœur qu'avait été pour elle la nécessité de ne plus allaiter Sébastien après son 3^e mois.

L'enfant était immédiatement tombé malade, et avait fait deux otites et une rhinopharyngite en un mois. Irène se sentait terriblement coupable et avait l'impression qu'elle avait abandonné le fruit de ses entrailles au milieu d'une épidémie de peste. Elle savait pourtant très bien que les petits enfants passent leur temps à renifler. Mais ça, c'était de la théorie.

Sébastien était donc à la maison, l'idée même de crèche étant du domaine de la pure utopie, sous la garde de Walko, qui avait obtenu un temps partiel à 80 %.

Que ce soit Walko qui réduise son activité pour lui permettre, à elle, de faire sa spécialité était passé plus que difficilement aux yeux des parents de celui-ci. Il devait, en plus, affronter derrière son dos les railleries qu'il devinait au travail. Il disait qu'il s'en fichait, mais Irène n'était pas du tout certaine que ce fût la vérité.

Quoiqu'il en soit, les dés étaient jetés et ils allaient devoir affronter cette situation avec l'aide rémunérée de Mme Maurin, l'assistante maternelle absolument pas agréée, qu'ils avaient embauchée pour s'occuper de Sébastien pendant leurs absences conjointes, à vrai dire inévitables.

— Madame la doctoresse, dit l'employé à blouse bleue... Je veux dire... est-ce que vous avez besoin que je vous réexplique comment ça marche, les entrées,

les précautions, enfin tout ça ?

— Non, ça ira.

Elle hésita avant de poursuivre.

— Vous savez, « doctoresse », ça ne se dit pas trop. Il faut me dire « docteur » ou « madame ».

— Je ne savais pas, on n'a pas eu beaucoup de doctresses... Je veux dire, pas beaucoup de dames avant vous parmi les internes. Et les médecins sont tous des hommes. Des messieurs, je veux dire.

— Si ça vous ennuie, appelez-moi madame, ou madame Walkowiak.

— Comment vous dites, je veux dire, comment ça s'écrit ?

— W A L K O W I A K.

— Mais on m'a dit que vous étiez d'ici. Je veux dire du pays.

— Justement. Mon nom de jeune fille c'est Pays.

— Vous êtes parente du docteur Pays ? Enfin je veux dire du docteur Pays qui... euh...

— Qui s'est donné la mort. C'était mon père.

L'employé hocha la tête en un geste qui ressemblait à une approbation, ce qu'Irène ressentit comme le comble de la stupidité avec le tic de langage du bonhomme.

— Enfin, c'était un bon docteur votre père. Il était très connu. Je vous présente mes condoléances. Euh, je veux d...

— C'était il y a bientôt trois ans, le coupa Irène assez sèchement. Mais merci pour votre sympathie.

— Vous la transmettez à votre mère.

— Je n'y manquerai pas. Dès que je la verrai, dit Irène, qui ne l'avait pas vue depuis son accouchement.

Elle avait été tellement glaciale, malgré le bonheur qui submergeait Irène, qu'il était douteux que sa mère vienne leur rendre visite, si tant est qu'elle en ait l'envie, ce qui n'était pas le cas, loin de là.

Dès sa mère partie, elle avait ressenti les premières atteintes d'un bref « baby blues » qui s'était heureusement assez vite dissipé. Les parents de Walko venaient aussi souvent qu'ils le pouvaient, mais il fallait quand même une heure de train entre Saint-Étienne et Le Puy, quand il y avait des trains, c'est-à-dire pas

souvent.

Irène prit le trousseau de clés que le préposé lui tendait. Elle en apprécia la lourdeur, et remarqua que l'homme avait le même pour son propre usage. Celui-ci était attaché sous sa blouse bleue par une sangle de cuir passée en sautoir. Il faisait une légère saillie sous la blouse, et quand l'homme marchait, on entendait nettement le son des clés qui tapaient l'une contre l'autre au rythme des pas.

C'était donc ce bruit, plus sourd que celui du trousseau tenu à la main, qu'elle entendait au fur et à mesure qu'ils franchissaient les portes, marchaient dans les couloirs ou montaient les escaliers.

— Comment est-ce que je garde ça sur moi ? hasarda-t-elle.

— Il faut que vous l'accrochiez à votre blouse, ils vont vous donner un crochet pour ça. Vous verrez, c'est très pratique. Simplement, faites attention à ce que les malades ne vous les prennent pas. Moi, une fois il y en a un qui a essayé. Depuis je prends mes précautions.

Avec un large sourire, il sortit de la poche droite de sa blouse une bombe lacrymogène qu'il présenta fièrement à Irène. Celle-ci fit de son mieux pour cacher son étonnement consterné.

— Bien, lâcha-t-elle, merci, je vous laisse à vos occupations. Je vais rejoindre le chef de service.

— Le docteur Goldet ? Un très bon médecin, humain et compréhensif. Il est ici depuis si longtemps que je ne m'en rappelle plus.

— Merci, finit par dire Irène qui tourna le dos au préposé et s'engagea dans le couloir sombre qui menait à l'hospitalisation.

Elle arriva au service après deux minutes de marche, au cours desquelles elle avait noté que les murs avaient été repeints il y a peu. L'ensemble dégageait une impression de bon entretien et de bon accueil. Un panneau placé à sa gauche sur le mur indiquait qu'il s'agissait de l'unité des hommes, relevant du secteur 3.

Face à elle, elle vit un petit homme habillé en civil qui discutait avec un infirmier en blouse blanche. Machinalement, elle referma les boutons de sa propre blouse jusqu'au niveau de l'avant-dernier en haut.

On lui avait donné cette blouse à son arrivée, à l'économat, en lui précisant bien qu'elle ne pourrait la changer que chaque semaine, ou alors, à titre exceptionnel, sur demande de son chef de service qui devrait pour cela remplir un formulaire.